

OPACITÉS URBAINES

ON NE DÉCOUVRE PAS UNE VILLE D'EN HAUT MAIS DE L'INTÉRIEUR, PAR UNE SUCCESSION DE PERSPECTIVES BRISÉES, INABOUTIES.

DANIEL BOUGNOUX

Le sujet est opaque au sujet, autant qu'à lui-même; et toute maison, à l'instar de son hôte, recèle une part inexpugnable d'obscurité. Être un sujet, c'est avoir des secrets – y compris pour soi-même!

Les citadins venus se mettre au vert célèbrent volontiers le “bon air” qu'on respire à la campagne; on opposerait avec autant de justesse l'air enivrant de la grande ville à l'étui atroce du village, qui tient chacun prisonnier sous l'asphyxiant regard d'autrui. Définition du village : on sait à chaque instant ce qu'y fait chacun et où le trouver... Peu de secrets, donc de subjectivité et de liberté, résistent à ces voisinages de surveillance mutuelle; moins il y a à observer ou à entendre et plus s'exacerbent les empiètements de la promiscuité, la médisance et l'inquisition. La première vertu de la ville est d'accorder un espace de franchise, de redonner à chacun la liberté d'aller et de venir loin des visages espions. L'explosion du spectacle urbain dépolarise les regards; là où la curiosité se trouve constamment relancée et sollicitée au fil des rues, le quidam intéresse moins et peut vaquer tranquillement à ses propres affaires, l'individu émerge. En se fondant à la ville, le sujet paradoxalement s'isole, et peut naître à la liberté. Descartes choisit pour séjour les industrieuses cités de Hollande; chacun s'occupant de son côté, le philosophe y trouve une paix relative pour penser. La fondation du grand rationalisme classique fut un produit dérivé de l'urbanité.

Il faut donc associer à cette valeur précieuse de l'urbanité un repli et une ombre propices; en démultipliant les métiers, les territoires, les regards et les trajectoires, la ville fortifie nos “mondes propres”; l'activité de chacun s'y trouve distribuée selon les espaces emboîtés du public, du privé et de l'intime, délimités par des frontières que les rapports humains civilisés ont soin d'entretenir.

SI LA VILLE EST UN THÉÂTRE

La rue, et notamment la place publique, favorisent l'attroupelement et les effets de scène; le passage du chez soi au dehors exige d'ailleurs qu'on s'habille pour sortir, et on décèle dans l'espace urbain un vestige de parade, ou l'appel d'un théâtre latent, évident sous l'Ancien régime avec ses toilettes, ses uniformes et ses livrées, résiduel aujourd'hui mais néanmoins palpable. Sur le paseo, le mall ou les grands boulevards, on ne fait pas que passer, on se promène, on s'offre aux regards; la ville-scène invite à l'extériorisation de soi, et au croisement des désirs. Le flâneur sensible aux séductions de la marchandise entre lui-même dans le circuit de l'exposition marchande, ou dans un commerce plus général bien décrit par Baudelaire, Zola ou Aragon. Ce que montrait déjà Le menteur de Corneille, où le jeune homme

qui monte à la capitale se trouve saisi par l'ivresse d'une ville et d'une vie excessives, auxquelles il ajuste naïvement sa parole à coups de faux récits, aussitôt inventés pour s'égaliser à ce décor nouveau et aux grands personnages qui lui tournent la tête. Paris inspire à Dorante tout un théâtre héroïque et bavard, la ville libère l'imagination et la langue du jeune provincial, à la façon dont elle affranchissait aux siècles précédents les serfs qui y trouvaient refuge.

Mais la ville n'est pas un théâtre, inversement, car on ne s'y tient pas devant mais dedans. Une grande ville se laisse malaisément surplomber, on ne la découvre généralement pas d'en haut mais de l'intérieur, par une succession de perspectives brisées, inabouties; le plan échappe à la vue, les rues font labyrinthe. L'espace urbain, celui de Venise particulièrement si vite égarant, signifie d'abord la défaite du surplomb, du simultané ou du douillet, au profit d'une ouverture partout renaissante, d'un entraînement toujours au-delà; sollicité par les spectacles indéfinis de la rue, le regard zappe, ou picore. Baudelaire, puis Aragon et Breton en prolongeant dans le labyrinthe parisien l'exploration surréaliste du rêve et du hasard objectif, Benjamin ensuite ont bien documenté cette phénoménologie capricieuse du flâneur, qui ne se donne pas de but fixé d'avance, qui chemine de rencontres en rencontres, qui fait provision de détails au gré de sa curiosité, ouvert au “vent de l'éventuel”, fort de sa seule “distraction méditative” et d'un regard non pas transcendant mais embarqué. La ville est l'objet d'une connaissance piétinante, accordée au rythme des pas; l'expérience du promeneur urbain est mesurée par sa fatigue, il faut marcher, payer de son corps; captivé par le décor des rues, le regard s'éprouve fortement incarné, soutenu par des pieds aux forces limitées. La première évidence que la rue oppose à la vue est celle d'une expérience finie, d'un corps étroitement borné, terriblement inégal aux mille sollicitations venues du grand corps collectif.

“Paris, à nous deux!” La célèbre apostrophe lancée par Rastignac frappe par sa présomption juvénile, car si l'individu naît dans et de la ville, aucun n'est de taille à se mesurer au grand ensemble urbain. Les mondes indéfiniment multiples des autres imposent leurs propres clôtures; dans la nuit, les fenêtres des appartements brillent comme une invitation aux regards, aussitôt déçus par l'interposition des rideaux et des murs. Les immeubles empilent des boîtes bien fermées sur une vie intestinale qui gravite autour de la chambre, espace intime du secret. Quand André Breton, au début de Nadja, clame son désir d'habiter une maison de verre, il formule un étrange paradoxe

d'ailleurs peu compatible avec l'activité surréaliste : les valeurs de l'habitat ne sont pas celles de la transparence mais d'une relative clôture, toute vie pour se développer se nourrit de replis et d'ombres propices – dont Tanizaki fit l'inventaire dans sa délicate célébration de la demeure japonaise intitulée "Éloge de l'ombre". La notion même de "ville lumière" semble un oxymoron ou un leurre : partout où croît la ville, la vie pullulante des hommes augmente en proportion le nombre de ces bulles domestiques soigneusement closes, de ces sphères privées ou de ces mondes propres qui sont les conditions pour chacun de la sécurité, du sens et de la survie.

LA VILLE SPECTRALE

En donnant des noms propres aux rues, alors que les New-Yorkais par exemple se contentent de numéros, nous réinjectons du temps dans l'espace et nous favorisons le retour d'éventuels fantômes. Les plaques apposées aux façades parisiennes, de même, ont l'étrange pouvoir de feuilleter les lieux, en les chargeant d'un temps-palimpseste : ici vécut tel personnage, prit place telle histoire... L'espace urbain devient spectral, ni visible ni invisible; on est prié de voir double, ou à travers. Cette expérience à la fois familière et dérangeante augmente pour qui revisite la ville de son enfance, criblée des éclats d'une mémoire vive, d'expériences indifférentes aux nouveaux habitants, et largement incommunicables. Le tracé des rues et quelques commerces ont nécessairement changé, mais la ville au-delà des années multiplie pour son pèlerin les sésames et les mots de passe; nous apprenons à passer devant les transformations du paysage urbain, en constatant face à des maisons qui nous sont toujours chères leur inéluctable passage à d'autres noms, en d'autres mains. C'est alors que nous comprenons à quel point les lieux de notre vie nous appartiennent peu, et dominant du haut de leur durée le temps qui nous est imparti. Perpendiculaires au plan de la ville visible se superposent ainsi les couches de nos souvenirs, à la façon dont tout territoire humain, qu'on peut vraiment dire sien ou propre, ajoute à l'abscisse de sa géographie la dimension verticale d'une histoire où chacun habite et circule à des profondeurs variables. En certains quartiers de Naples, la hauteur visible des immeubles égale la profondeur des caves et des passages souterrains facilement creusés dans le tuf volcanique; il en va de même des lieux élus de notre vie, où la pointe émergée du bâti

fait signe vers ces invisibles cratères et catacombes, nos demeures mentales sont édifiées dessus.

Il est spécialement émouvant, à cet égard, de traverser un quartier sur lequel un poème, un roman ou un film ont jeté leur dévolu et mis souverainement leur griffe. Il paraît que les pentes de Montmartre, aux alentours du métro Abbesses, sont aujourd'hui envahies de touristes américains émus par les (médiocres) aventures d'Amélie Poulain, so french, so cute! La photographie (de Doisneau, Atget, Brassäi...), le cinéma mais aussi la poésie et quelques romans sont très capables de ralentir les pas, et d'accélérer les battements de cœur, de ceux qui s'arrêtent à certain carrefour de la rue La Fayette pour songer à la première rencontre d'André Breton et de Nadja, ou qui, à la pointe de l'île Saint-Louis, lèvent les yeux sur la maison du Centaure où Bérénice retrouvait Aurélien, ou plus rares peut-être des lecteurs de Victor Hugo qui peuvent, passant rue Tiquetonne, réciter les vers graves et accusateurs de "Souvenir de la nuit du quatre"...

S'ENCLORE ET VIVRE DANS LES BULLES

Nous aimons à nous circonscrire, à perfectionner notre enveloppe comme autant de barrières ou de systèmes immunitaires redoublant notre bouclier biologique; homo n'est pas seulement faber, mais il construit en rond autour de lui. Peter Sloterdijk le montre animant son objet en le courbant à son image ou à son souffle, insufflant tout un monde dans sa bulle. Les objets auxquels nous nous accouplons préférentiellement (maisons, voitures ou aujourd'hui ordinateurs...) deviennent virtuellement nos jumeaux ontologiques, nos compléments narcissiques. Créer c'est animer – ou habiter. Retour à l'ancienne magie, ou à la nidification fœtale? Là où était cette nidification doivent advenir la maison, la relation symbolique et technique, un monde d'objets appareillés et surtout : une climatisation technique-symbolique.

Habiter c'est venir au monde ou attirer le monde à soi, une opération ou une option qu'on ne confondra pas avec naître. L'animal naît, et demeure sa vie durant rivé au piquet du milieu ou de son environnement; Homo se retourne contre celui-ci pour le transformer. Mû par le désir d'une maison – passion lourde chez cet excentrique congénital trop tôt expulsé du ventre maternel – il n'a de cesse de configurer, par cercles concentriques, un monde à son image. Ou plutôt, car la métaphore optique serait ici réductrice et tardive : faber fait venir à lui un monde

où il peut respirer, et où l'on puisse s'entendre. "Venir au monde", et à la subjectivité, suppose en particulier la clôture d'un dôme ou d'un toit. Nulle existence individuelle n'est concevable sans résonances croisées et partagées au sein de cette "cloche du sens". Pas de je suis qui ne conjugue sourdement le verbe suivre, ajustant la chétive existence soi-disant singulière au sillage du jumeau ou du double. Pas de je sans tu, argumentait le linguiste Benveniste. Mais aussi : pas de sujet sans toit.

Être un sujet c'est habiter, et participer du sein de cette clôture vitale à une subjectivité répartie, entrer en résonance avec des semblables. Chaque vie, chaque pensée s'encapsulent dans un cercle ou une bulle sécuritaire, un monde devenu "pertinent" ou propre. Cette notion de monde propre, et son corrélat la clôture informationnelle, sont la signature du vivant : un cadavre n'entretient avec son environnement que des relations physiques, auxquelles la vie ajoute des échanges sémiotiques ou d'informations. Être un sujet, c'est derechef traiter le monde à ses propres conditions, retranché dans sa bulle ou derrière sa clôture informationnelle, sa barrière immunitaire. Cette clôture est bien attestée dans l'habitat contemporain, qui voit toute une industrie et un design sécuritaires perfectionner ces enveloppes derrière lesquelles chacun s'abrite pour ignorer le monde des autres, et repousser les "toxic people"; du cœur de nos logements et de nos territoires bien sécurisés, nous ouvrons sélectivement nos écouteurs pour filtrer et traiter l'information d'un monde tenu à bonne distance par les médias, téléphone, écrans et fenêtres percés dans notre cloche immune...

Nos enveloppes, nos milieux sont des passions peu négociables. Retranché dans son *Lebenswelt* comme en sa maison, la grande affaire du vivant est de rendre les intrusions du monde extérieur non-invasives, en transformant les pressions énergétiques en signaux d'information (principe d'allègement sémiotique), en traitant ceux-ci non seulement en direct mais si possible en différé (par mise en mémoire et "différance" au sens de Derrida), et surtout en laissant tomber les informations non-pertinentes (fonction d'interruption, d'ignorance ou de négation : être un sujet, c'est jouir du pouvoir d'interrompre le signal, de disposer, disjoncter ou choisir). Vie, sphère, clôture et information apparaissent ainsi étroitement corrélées : "traiter" l'information - et non pas la subir - implique une sélection, où s'expriment la liberté ou la personnalité inexpugnables du sujet qui hiérarchise celle-ci selon les échelles du direct et du différé, de l'urgent ou du négligeable (du "bruit").

Nos médias, par lesquels nous redoublons l'enveloppe de notre corps comme celle de nos maisons, fonctionnent ainsi comme des sphincters, des pare-chocs ou des pare-excitations; ils nous servent, aux deux sens de ce verbe, à contenir le réel extérieur. Toute culture s'entendant aussi comme clôture et grille de sélection (informationnelle-immunitaire), nous vivons derrière ces multiples enveloppes ou barrières sécuritaires (biologiques, psychologiques, médiatiques, culturelles...) qui rendent le monde propre de chacun, en son fond, inscrutable. Le sujet est opaque au sujet, autant qu'à lui-même; et toute maison, à l'instar de son hôte, recèle une part inexpugnable d'obscurité. Être un sujet, c'est avoir des secrets - y compris pour soi-même.

Quelle utopie d'en appeler à la vision panoptique d'un monde transparent! Le paradigme selon lequel chaque vie, chaque sujet s'immergent dans une bulle informationnelle-immunitaire nous barre le survol d'un monde commun pour tous. On peut certes concevoir le regroupement de plusieurs habitats dans un grand ensemble, non un super-habitat ou une archi-bulle, une maison pour tous ou de toutes les maisons. Devant chacune, nous vérifions la grouillante pluralité des mondes, imbriqués, cloisonnés ou faiblement communicants, l'écume de Sloterdijk, conglomérat de co-fragilités qui se repoussent, s'épaulent et se contiennent réciproquement. Ce paradigme bienvenu de l'écume complique la vision postulée par Habermas dans *L'Espace public*, "un classique de l'ingénuité en matière de théorie des médias" ¹; et elle fait justice de la naïveté, plus improbable encore, du village global macluhanesque.

MITOYENS OU CITOYENS?

Les vivants n'habitent pas le même monde, aucune scène commune n'est d'avance déployée, ni disponible sans frais; chacun creusant et perfectionnant son "monde propre", toute tentative pour fédérer ces mondes et y mettre un peu de communication (de monde commun ou partagé) exigera un coût élevé.

Mais tout ceci, qui vaut pour l'homme privé voire intime, annule-t-il les rencontres dans l'espace extérieur qu'on hésite désormais à appeler public? Quid du modèle républicain avec son surplomb organisateur, son Etat fédérateur? La bévue du "village global" consistait à déduire d'un rapprochement médiatique (la globalisation informationnelle) une convergence sociétale, voire politique. Les nouveaux médias, au premier rang desquels Internet, nous

rendent potentiellement mitoyens de la terre entière; pour autant, ils ne font pas de nous des citoyens, et contribuent au contraire à effriter et émietter de mille façons les territoires et les appartenances traditionnels. Penser nos médias sur le mode de la maison, et de la bulle sécuritaire, aidera à dissiper quelques illusions liées à la “société de l’information” (encore un oxymoron!), et à mieux penser la tâche, démocratique par excellence, de construire une scène commune ou politique de la représentation au-delà des micro-sphères de l’expression et de la valorisation des mondes propres. La cité commune nous attend un peu au-delà des parcours à la carte, et des voisinages par affinités qu’il est loisible à chacun d’élire sur le World Wide Web. Comment, et à quel prix, les médias et diverses institutions parviendront-ils à fédérer les sujets dans des lois, dans un territoire et dans un ordre symbolique qui transcende et solidarise ces fragiles archipels?

La cité moderne semble à la fois la condition et le défi de la chose publique. Les problèmes posés par ses opacités, et ses fantastiques disparités, enfoncent comme une écharde l’épineuse question née du projet philosophique des Lumières : quel degré d’éclairage tolère la nécessaire conjugaison d’un espace public avec l’ombre protectrice des “mondes de la vie”? Comment doser dans nos villes, en vue d’une civilité heureuse, le caché et le montré? Quels partages, tranchés chaque jour (au nom du jour!) par nos médias, maintenir entre le public, le privé et l’intime? Comment faire tenir ensemble l’épars, et solidariser les habitants d’un grand ensemble (une barre d’immeuble, un quartier, une ville) sans uniformiser ni standardiser?

Traversez de jour, de nuit, à pied, à vélo ou en transports publics la ville de votre choix, et demandez-vous ce que public veut dire. Mieux, ou pire : débarquez, sans un euro en poche, dans une ville inconnue, et tentez d’y survivre deux jours entiers dans la rue. Cette épreuve en grandeur réelle, ici et maintenant, en apprendrait plus que bien des discours sur les conditions effectives du local, du contemporain, du proche et du lointain.

¹ Peter Sloterdijk, “Ni le soleil ni la mort”, entretiens avec Hans-Hürgen Heinrichs (Biblio pluriel, page 95).

Daniel Bougnoux est Philosophe, professeur (émérite) à l’Université Stendhal de Grenoble. Dernier ouvrage publié : “La Crise de la représentation” (La Découverte, 2006).